

Les deux amis se serrèrent chaleureusement la main, puis Charles sonna.

—Prévenez ma sœur que j'ai besoin de lui parler, dit-il à la domestique qui se présenta, et demandez-lui si elle peut me recevoir.

Puis il se mit à marcher à grand pas dans le cabinet, l'air agité.

Il pensait à l'accueil que Claire allait faire à sa proposition. Mais il faudrait bien qu'elle acceptât. Il n'y avait pour lui, comme pour Roustan, pas d'autre solution. Au bout de quelques minutes la domestique entra.

—Mademoiselle attend monsieur, dit-elle.

Charles fit un geste de décision et se dirigea rapidement vers l'appartement de Claire.

XVIII

L'appartement de Claire était sur le même étage que celui de son frère, au premier ; il occupait l'aile droite du château. La jeune fille était levée depuis longtemps déjà, car elle ne dormait plus et les nuits la fatiguaient. Elle avait hâte de voir le jour luire à travers les persiennes et les rideaux, car il lui semblait que chaque journée qui se levait lui apporterait des nouvelles. Car elle avait passé dans des doutes cruels le mois qui venait de s'écouler depuis la séquestration de Georges. Elle n'avait pas voulu sortir de l'hôtel, elle était restée constamment seule, rongée par sa douleur, penchée des heures entières dans la serre, sur ces chères fleurs, qui la rapprochaient, lui semblait-elle, de ceux qui lui avaient donné le jour et qui avaient d'en haut la mission de la protéger. Elle les implorait constamment. Parfois, à travers les vitres, et quand elle était au point le plus fervent de sa prière, elle apercevait tout à coup dans la cour l'œil du vieillard fixé sur elle.

L'inconnu commençait, en effet, à sortir. On le roulait, l'après-midi, dans une allée du jardin et il demandait toujours à être transporté près de la serre. Claire, qui était un peu superstitieuse, ressentait une impression étrange.

Elle n'osait plus aller voir le vieillard. Elle se bornait à demander de ses nouvelles et à recommander de lui donner tout ce dont il aurait besoin. Du reste, elle ne descendait plus de son appartement, même pour se promener dans le jardin. Elle ne mangeait plus et sa faiblesse était extrême.

Le matin où Charles l'avait fait prévenir qu'il avait à lui parler, elle se tenait dans son petit boudoir, plus affaissée encore que de coutume, vêtue d'un peignoir blanc, moins blanc que ses joues, les yeux fiévreux et fatigués. La demande de son frère l'avait agitée. Venait-il lui parler de lui ? Aurait-il appris enfin quelque chose ? Elle était debout quand il entra, toute secouée de frissons. Elle se jeta à son cou avec un cri d'espoir.

—Tu as des nouvelles ?

Mais le visage de Charles était sombre. Elle défaillit presque et une larme vint à ses doux yeux.

—Ah ! mon Dieu !

Le jeune homme la retint dans ses bras et la déposa sur le canapé.

—Écoute-moi, Claire, sois raisonnable.

Elle devint plus pâle encore. Ses bras se levèrent dans un mouvement de douleur tragique.

—Tu viens m'apprendre un malheur ? Georges est mort.

—M. de Fresnières n'est pas mort, répondit Georges gravement, mais il vaudrait mieux pour lui et pour nous qu'il le fût.

Elle ouvrit des yeux épouvantés et porta les mains à son cœur, comme si elle venait de sentir qu'il se brisait.

—Que veux-tu dire ?

—Cet homme est un misérable auquel tu ne dois plus penser, dit le frère.

Et il lui raconta, au risque de la tuer, ce qu'on lui avait appris, ce qu'on venait de lui confirmer, ce que disait de lui et d'elle tous les journaux. Elle s'affaissa, comme frappée à mort ; puis, comme il allait sonner pour avoir du secours, elle se redressa vivement.

—Tout cela est faux ! cria-t-elle avec énergie. Georges ne m'a pas trahie. Je crois en Georges !

Charles essaya de la calmer, puis il lui expliqua les faits, lui donna des détails. Il n'y avait plus malheureusement à douter. Ce n'étaient pas des présomptions qu'il venait lui raconter. Il y avait longtemps qu'il savait tout, mais il avait toujours hésité devant cet aveu terrible. Il avait cru qu'il ne serait jamais obligé de le fuir, mais maintenant il n'y avait plus à reculer. Il avait dû tout dire. C'était un devoir pour lui. Il avait à sauvegarder son honneur, que cette aventure menaçait de compromettre. Et il la vengerait terriblement quand l'occasion s'en présenterait. M. de Fresnières payerait cher son infamie. Il lâchait tous ces mots, toutes ces phrases par saccades, comme secoué d'une colère sourde.

Claire était toute frémissante, déchirée par une angoisse mortelle. Elle savait que son frère ne lui ferait pas de mal sans motif sérieux. Elle ne doutait pas du grand amour qu'il avait pour elle. Elle n'ignorait pas non plus qu'il n'était pas homme à se laisser tromper à ce point par les apparences. Il n'était pas méchant, et quand il parlait de M. de Fresnières, ses yeux avaient des lueurs mauvaises et son front blême paraissait cruel. Il fallait donc qu'il y eût dans tout cela quelque chose de vrai, de réel.

Pour la première fois, le soupçon venait d'entrer dans son âme, tranchant et froid comme l'acier, et de la déchirer. Elle n'osait plus chercher à le défendre. Elle se contentait de souffrir en silence. Des sanglots sourds sortaient de sa poitrine. Son chagrin était si profond qu'elle ne pouvait pas pleurer. Avoir été trompée ainsi, et par lui !

Charles, non plus, ne parlait pas. Il se promenait dans la pièce avec agitation, souffrant toutes les tortures de sa sœur, les poings crispés, le cerveau plein de pensées de vengeance. Par moments, ces mots s'échappaient de ses lèvres, serrées par la colère :

—Et que faire maintenant ? Que faire ?

Claire ferma les yeux.

—Pour moi, la vie est finie !

Charles soupira.

—Hélas ! elle ne l'est pas. Il y a le monde maintenant qui te demande un nouveau sacrifice.

Elle dressa la tête.

—Un nouveau sacrifice ?

—Tu ne peux pas rester sous le coup de cette trahison.

—Que veux-tu dire ?

—Un homme généreux, un ami que nous avons méconnu, veut bien, malgré tout ce qui s'est passé, sauver ta réputation naufragée. Il est venu ce matin même, avant que le scandale eût parcouru tout son chemin, me